This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

m

Digitized by Google

3 2044 107 253 130

MH
270.2
B61

Arnold Arboretum Library

THE GIFT OF

FRANCIS SKINNER
OF DEDHAM

IN MEMORY OF

FRANCIS SKINNER

(H. C. 1862)

Received May, 1912.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTRENNES LITTÉRAIRES
AUX GRANDS HOMMES,
OU
L'EMPIRE DU CAFÉ,

ET LE RAPPORT DE SON INFLUENCE, SUR L'ESPRIT, LES MŒURS ET L'ÉCONOMIE ANIMALE.

POEME EN IV CHANTS,

PAR M. BLANDEAU,

AUTEUR DE L'EMPIRE DU TABAC.

Intrandum est in rerum naturam et penitùs quid ea postulet pervidendum.
CIC. de Finib. liv. 5.

PARIS,

CHEZ { DELAUNAY, PONTHIEU, } Libraires, Palais-Royal.
PICHARD, libraire, quai de Conti.

JANVIER 1824.

Digitized by Google

May 1912
26350

DE L'IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE,
SUCCESSEUR DE P. DUPONT.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Je crois toujours fortement que le siècle actuel deviendra plus brillant pour la littérature que le siècle de Louis XIV. Je dédie mes faibles essais aux grands hommes.

La présente édition est mise sous la sauvegarde de la loi.

Tous les exemplaires seront signés de l'auteur,

(1) Un grand homme est toujours un homme de génie :
On peut devenir tel en servant sa patrie,
On peut être grand homme encor par les vertus ;
Mais on n'appelle *grand* que celui qui n'est plus.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'EMPIRE DU CAFÉ.

POËME.

CHANT PREMIER.

Jasmin de l'Arabie aux feuilles de laurier,
Cent fois plus conquérant que le plus grand guerrier,
Remontons à ta source, et surtout à ta gloire,
Qui nous conduit parfois au temple de Mémoire.
Nepenthe fut le nom que le peuple troyen
Te donna par Hélène et son chantre divin;
Mahomet, grand sultan qui régnoit sur l'Asie,
Par l'ange Gabriel protecteur de sa vie,
Reçut le cahué dans ses caduques ans,
Et tout dieu qu'il étoit recherchoit tes présents.
Dans tous ces grands festins qu'Antoine et Cléopâtre
Se donnoient pour prouver leur amour idolâtre,
Elkaric est le nom qu'alors on te donnoit,
Et dans des vases d'or à table on te servoit.
Si tu fus quelque tems ignoré de la terre,
Tu le dois aux fléaux de la peste et la guerre;
Tes générations s'envolèrent au ciel,
Et ton secret devint celui de l'Éternel;
Mais par sa volonté, très-facile à comprendre,
Des chèvres qui paissoient de ton fruit encor tendre
Se mirent à danser, et leurs sauts périlleux
Firent craindre au berger qu'un poison dangereux

Digitized by Google

Eût infecté leur corps; elles étoient brûlantes,
Et les boucs à leur tour recherchoient leurs amantes:
Elles ne dormoient plus, et par leur cri plantif
Étonnoient encor plus le berger attentif,
Qui, parlant au prieur du voisin monastère,
Lui compta ses malheurs, pour le tirer d'affaire.
Le prieur en rioit; mais ses chantres, la nuit,
Au lieu de prier Dieu se couchaient dans leur lit,
Et quelquefois, le jour en lisant le bréviaire,
Dormaient debout au chœur auprès du sanctuaire.
De ce fruit merveilleux fut faite une moisson,
Dont on fit la liqueur qu'on fit prendre à foison
Aux moines indolents. Le soir, tout le chapitre
Pour prier et chanter s'enlevoit le pupître.
Les chants se répétoient par l'écho d'alentour,
Et tout sembloit prier dans ce nouveau séjour.
Le muphti demanda quelle étoit la merveille,
Qui du chant des chrétiens fatiguoit son oreille.
Les docteurs de la loi, réunis sur-le-champ,
Veulent connoître un fruit contraire à l'Alcoran;
Et pour que les chrétiens n'eussent pas tant de zèle,
Firent du cahué la défense formelle,
Attendu que ce fruit se changeoit en charbon,
Et que de l'Alcoran il étoit le démon.
Les lois qu'on exécute augmentent leur empire,
Mais la loi ridicule, on finit par en rire;
Musulmans et chrétiens prirent le cahué.
Le sultan Kai-bec, en étant informé,
Instruisit l'empereur de tout ce grand désordre,
Et sous Amurath trois on renouvela l'ordre
D'interdire partout ce lieu, dit cabaret,
Où, pour cette liqueur, on se réunissoit.

Digitized by Google

La défense fut faite au profit de la pomme;
Partout on la cueilloit, tant il est vrai que l'homme
Du seul fruit défendu voudroit toujours jouir.
La défense fut faite au profit du plaisir.
Les médecins d'abord en permirent l'usage
Et l'Alcoran se tut à ce nouvel outrage.
Sous le grand Soliman triompha le cafier;
L'empereur avec lui partagea le laurier.
Son usage s'accrut, et plus tard l'Angleterre
Sous le nom de coffé déploya sa bannière.
Mais des troubles nombreux amenèrent l'édit
Où sous Charles second il fut encor maudit
Sous la plus grande peine, et même de la corde :
On lui donnoit le nom de pomme de discorde.
On ferma les coffés, lieux de rébellion,
Séminaires affreux de la sédition,
Où, pour surcroît de maux, une liqueur traîtresse
Donne l'esprit aux sots, aux lambins la vitesse.
C'est ainsi qu'en Europe arriva jusquà nous
Cette liqueur du sage et quelquefois des fous.
Mais les Anglais mutins firent comme en Asie,
Et le coffé se prit malgré la monarchie.
Lorsque sous Louis treize, au petit Châtelet,
On vendit sa liqueur sous le nom Cahovet,
Un voyageur françois la fit connoître en France,
Et sous Louis quatorze augmenta l'espérance.
Aga, dit Soliman, à Paris s'en servoit,
Le roi du cahué près d'Aga s'informoit;
Après un déjeuner qui fut brillant, splendide,
Louis du cahué se montra très-avide.
Toute la cour en prit avec l'ambassadeur,
Et les savants du siècle en firent leur liqueur.

Digitized by Google

Le cahué venoit des ports de la Hollande,
Et partout le commerce en faisoit la demande.
En France la liqueur qu'on appelle café,
Lors de son premier règne avoit nom cahué.
Du pays de Cafa, peuplade d'Arabie,
Nous est venu le nom d'après l'académie,
Qui, de la faculté consultant les docteurs,
Approuva de ce fruit l'usage et les liqueurs,
Comme ayant la vertu d'enflammer les poëtes,
De créer des savants, d'électriser les têtes,
Et d'en faire sortir de ses effets heureux,
Qui charmeront le siècle ainsi que nos neveux.

Louis, le grand Louis, fut le premier en France,
A qui l'on apporta cet arbre de science;
Et ce fut à Marly, pour charmer ses loisirs,
Que Resson (1) du monarque enchanta les désirs.
Louis, se reposant du fracas des conquêtes,
En l'honneur du cafier fit célébrer des fêtes.
C'est au jardin royal, par ordre exprès du roi,
Qu'aux autres végétaux il fut dicter la loi.
La cour étoit contente, et Louis, sur son trône,
Reçut modestement du cafier la couronne.
Ses feuilles de tout tems ressemblent au laurier,
Quel roi dédaigneroit les branches du cafier?
Ce fut par le café qu'on avoit vu Molière
S'emparer de la scène; après lui Labruyère
Avoit des mœurs du tems fait un ample récit;
De ceux de Théophraste il emprunta l'esprit.
Fénélon fut du roi le savant interprète;

(1) Lieutenant-général d'artillerie; amateur de botanique.

Digitized by Google

Il façonna son ame et prépara sa tête,
Par de nobles écrits qu'inventèrent les dieux;
Il le rendit parfait, redoutable comme eux;
Et Lulli du café fit un si grand usage,
Que tous les rossignols désertoient le bocage
Pour aller de son luth animer les concerts;
Et Lulli leur apprit à charmer l'univers.
Labruyère traça le portrait de son maître;
Ce portrait étonnant, je le ferai connoître.

Une naissance illustre, un air d'autorité,
Un visage riant, et plein d'aménité,
Se faisant respecter sans menacer personne,
Se rendant tous les jours digne de la couronne,
Profond, impénétrable et précis dans ses lois,
Des ministres surtout faisant un très-bon choix,
Et, pour mieux réussir dans cette grande affaire,
Souvent son choix portoit sur l'homme populaire,
Accordoit chaque grace avec une douceur
Qui d'un double bienfait satisfaisoit le cœur.
Des besoins des sujets il prenoit connoissance,
Il connoissoit leurs noms, leurs droits et leur naissance.
Vaste dans ses desseins, et grand homme d'état,
Faisoit choix d'un Turenne ou bien d'un Catinat;
Allégeoit les impôts, malgré toutes ses guerres;
Commandoit en personne aux phalanges guerrières;
Étouffoit les partis, voyoit tout par ses yeux,
Et se montroit le roi digne de ses ayeux.
Sachant combattre, vaincre, user de la victoire,
Pour obtenir la paix, circonscrire la gloire,
Afin qu'il soit un tems pour se livrer aux jeux,
Aux danses, aux tournois, pouvoir fixer ses vœux;

Digitized by Google

Lui-même s'amusait, au milieu de ses fêtes,
A répandre tout l'or qu'il portoit des conquêtes,
Dans Versailles superbe et l'élégant Marly,
Le triomphe des arts, la gloire de Louis;
Surpassant en beauté comme en magnificence
Tous les palais des rois qui furent faits en France,
Quand Vauban, à son tour, élevoit des remparts,
Où devoient échouer lions et léopards;
Le domaine des arts, imitant le monarque,
Fleurissant à Paris par des hommes de marque;
Et mon plus grand bonheur, en chantant le café,
C'est qu'il parut au siècle où l'esprit fut créé.
Le roi donnoit au peuple une police sûre,
Et des agens secrets châtioient l'imposture.
Il réforma partout les usages cruels;
De tous les cultes faux réformoit les autels.
Des arsenaux, des ports, des vaisseaux formidables
Nous firent respecter et rendre redoutables.
Il sut se faire craindre, il sut se faire aimer,
C'est là le grand talent, le grand art de régner.

Le café, recherché par le plus haut génie,
Dînoit chez Melpomène et soupoit chez Thalie.
Chacun à son talent avoit donné l'essor;
Le siècle du café fut pour nous l'âge d'or.
Perçant la nuit du tems, ce faisceau de science,
En étonnant l'Europe, illustra notre France.
Louis quatorze alloit subjuguer ses voisins;
Le café des esprits dirigeoit les destins,
Et Molière, en lisant Tartuffe à sa servante,
Lui donnoit son café pour la rendre savante.
Corneille, par le Cid, étoit déjà placé

Digitized by Google

Au degré des auteurs qu'exalta le café.
Racine s'empara de ce double avantage,
Et pour le naturel il gagna l'héritage.
Molière, inimitable, est toujours sans rivaux.
On peut, par le café, ranimer les cerveaux;
Mais l'esprit créateur ne se prend, ni se donne;
L'organisation n'appartient à personne.
Le secret de créer des héros, des savants,
Va bientôt nous venir: attendons tout du tems.
Boileau, toujours censeur et grand maître d'école,
A tracé ce grand art d'embellir la parole,
Et, ne pouvant atteindre au grand art créateur,
Étoit historien, grand versificateur,
Avoit beaucoup de peine à rendre sa pensée;
Et pour la rendre nette étoit une journée.
La Fontaine, au contraire, eut de l'invention,
Tout l'esprit créateur, dans chaque fiction,
Il savoit allier une leçon utile;
Il étoit adoré de la cour, de la ville,
Et de l'académie il honora les bancs.
Avant maître Boileau, qui morguoit les savans,
Les Grecs et les Latins furent mis au pillage,
Les femmes partageoient cet antique héritage.
On ne parloit aussi que des femmes auteurs:
Madame Sévigné plaisoit à tous les cœurs;
Madame Maintenon, touchante, ambitieuse,
Avoit pris Scaron et jouoit l'amoureuse.
Madame La Vallière auroit voulu régner;
Maintenon, plus habile, avoit su subjuguer.
Nous recevons des rois le bonheur, la fortune;
Le roi vient à mourir, le trône est sans lacune;

Digitized by Google

Louis quinze paroît, le peuple est sans effroi
Sur le tombeau du mort, il dit : Vive le roi !
Le cafier répandoit ses branches et ses feuilles
Dans toute l'Amérique, et tous les portefeuilles
Étoient remplis d'ordres ou de lettres d'avis,
Du départ des cafés, dans les États-Unis,
Soit pour la belle France, ou bien pour l'Angleterre.
Les colons s'emparoient de cet autre hémisphère;
Des nègres esclaves, expirant sous leurs coups,
Préparoient aux esprits le meilleur de leurs goûts.
Le climat et le sol firent la différence
Des sortes de cafés qu'on apportoit en France;
Le grain qu'on recherchoit fut le café bourbon,
Mais le café moka eut prédilection.
On vit la Martinique illustrer ses parages;
On n'entendoit parler partout que des voyages
De ces jeunes cadets, qui, tous dissipateurs,
Alloient en Amérique y chercher des douceurs.
En partant, ils faisoient une ample pacotille,
Pour finir de piller, ruiner leur famille;
Ils promettoient au père, inquiet, offensé,
De revenir riches, en canelle, en café.
Mais, hélas ! la fortune, inconstante, inhumaine,
Trompoit tout leur espoir. L'on voyoit, avec peine,
Le cadet, n'écoutant que plaisirs, passions,
Revenir ruiné. Les malédictions
D'un père courroucé furent souvent la cause
Que les enfans maudits perdirent toute chose.
Le café, poursuivant en tous lieux ses effets,
Fit naître des grands hommes; et de nouveaux hauts faits
Signalèrent partout le cours de ses prouesses;
Il créa des ministres et forgea des maîtresses.

Digitized by Google

Le cardinal Fleuri fut calme et absolu,
Il fit aimer le prince et ne fit rien de plus.
Les jésuites détruits, ce fut, pour le génie,
Un triomphe réel. On vit la monarchie
Écraser le clergé par ce grand coup d'état.
Bossuet, Massillon, n'étoient plus du combat;
D'Alembert et Pascal, le grand Rousseau, Voltaire,
S'emparèrent du siècle et de son ministère,
La troupe philosophe, écrivant de concert,
Par son esprit tranchant troubla tout l'univers.
Le généreux café devint plus redoutable,
Son empire s'accrut, on vit sur chaque table,
Au dessert, sa liqueur exalter les esprits.
L'on y vantoit Voltaire ainsi que ses écrits;
« Les hommes sont égaux, ce n'est pas la naissance,
« C'est la seule vertu qui fait la différence; »
Fit croire à tout mortel, se disant vertueux,
Qu'il pouvoit être roi, se créer des aïeux.
Voltaire captiva, par ce grand bavardage;
Il prenoit son café, mais Voltaire, peu sage,
Auroit voulu des rois effacer les hauts faits;
Il renversoit leur trône et prenoit leurs bienfaits.

Le Contrat social, connu de tout le monde,
Parcouroit le village, et chacun à la ronde
Se donnoit rendez-vous tous les soirs aux cafés,
Pour soutenir des droits par ces auteurs vantés.
L'un étoit de Rousseau le partisan sévère;
L'autre donnoit toujours la couronne à Voltaire.
Les rois donnoient l'exemple, et Frédéric-le-Grand
L'appeloit à sa cour et prônoit son talent.
Frédéric à Noël, son cuisinier d'office,

Digitized by Google

Parloit toujours en vers pour vanter son service.
« Je ne ris point (dit-il), vraiment, monsieur Noël,
« Vos grands talents, un jour vous rendront immortel. »
Voltaire, plus savant, ne cessoit de sourire,
Sur le grand Frédéric étendoit son empire.
« Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux. »
La foudre de ce vers mit l'univers en feux.
Erexit à Deo. Voltaire à sa chapelle,
Avec le fils de Dieu se met en parallèle.
C'est ainsi qu'à Ferney, sur le temple des dieux
Il fit mettre son nom, s'élevant jusqu'aux cieux;
Lorsque dans Mahomet il ne cesse de dire:
Le Dieu de Mahomet est le Dieu de Zopire;
Car ce grand philosophe, en créant ce sujet,
Se mettoit au grand jour, apprenoit son secret.
Il écrivoit un jour au roi d'Éthiopie,
Avec le ton railleur de la philosophie:
Envoyez-moi, seigneur, deux ballots de café
Cueillis sur l'Yemen, près de Bételfagué.
Il se fit apporter des livres, des volumes,
Pour connoître cet arbre, et partout ses enclumes
Ne font que résonner d'après le suc divin
Dont il prenoit sans cesse. Il fit faire un moulin,
Qu'il paya cent écus; c'étoit une merveille.
Quand le moulin alloit, il prêtoit son oreille,
Et des airs enchanteurs, organisés exprès,
Rappeloient d'Apollon la lyre et les succès.
C'est dans son cabaret qu'il mit un luxe unique;
Des tasses de vermeil, d'un ordre très-antique,
Faisoient croire à Ferney que, du tems des Hébreux,
On servoit du café dans le temple des dieux.
A faire du café signalant sa patience,

Digitized by Google

Il le faisoit très-bon et propre à sa science,
Sa cafetière, au plus tenoit deux livres d'eau,
Trois onces de café, c'étoit de son cerveau
La dose nécessaire, et, suivant son caprice,
Il augmentoit la dose et la rendoit propice
Au genre de travail qu'il faisoit ce jour-là;
Il voulut un moment entreprendre Sylla,
Mais ce sujet si beau ne put le satisfaire:
Le café lui prêtoit pourtant son ministère,
Et son esprit tranchant le quitta pour Brutus,
Pour la Mort de Gésar, et l'Ombre de Ninus.
C'est par ce grand fracas qu'il ébranla la terre.
Voltaire étoit le dieu qui plaisoit au vulgaire.
La coupe du poison où César fut tué
Fut extraordinaire, et Voltaire, enchanté
De traiter un sujet dont les mœurs si farouches
Étonnoient tous les cœurs, fermoient toutes les bouches,
S'applaudissoit bien plus d'avoir eu le bon ton
D'en écarter le sexe, avec juste raison.
La mère de Brutus eût rougi d'être mère,
Ou de son fils coupable eût éloigné le père.
Le père, par la loi, devoit le condamner,
Le père, par le cœur, devoit se récuser.
Notre législateur, plus prudent et plus sage,
Des juges suppléants a su créer l'usage.
Que les régents ont tort lorsque, les pensions,
S'exercent à jouer de telles actions!
Dans la Mort de César, on poignarde un despote.
Jouons tous, mes amis, les acteurs sans culote,
Et poignardons César, empereur des Romains.
Les parents, au parterre, applaudissoient des mains
Et rappeloient en chœur au Brutus de coulisse:

Digitized by Google

« Il faut que le tyran par notre main périsse;
« Que le perfide meure au milieu des tourmens;
« Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
« Ne laisse ici qu'un nom plus odieux encore
« Que les noms des Tarquins que Rome entière abhorre.

. . . . . .

« Nous sommes leurs enfants, leurs juges sont les dieux. »
Voilà bien de l'auteur le contre-poids heureux.
Voltaire de sa coupe avoit l'art salutaire
D'emmieller tous les bords; il auroit pu mieux faire:
C'étoit d'abandonner des sujets monstrueux;
Par lui mis sur la scène, ils étoient dangereux.
Si le jeune Chénier n'avoit pas lu Voltaire,
Auroit-il de sa muse ensanglanté la terre,
Et des crimes des rois salissant ses écrits
Les auroit-ils joués lorsqu'ils étoient proscrits?
Beaumarchais, paroissant sur la scène comique,
Il se moqua des grands, et par sa prose unique,
Son style chaleureux qu'on ne peut imiter,
Il décela Montagne et son grand écolier;
Il sut le commenter et même le transcrire,
Surtout lorsque des grands il faisoit la satire:
Et le peuple, ébloui par cet auteur nouveau,
Ignore qu'il s'est peint en jouant Figaro.
Delille a réparé tous les torts de Voltaire;
Jetons des fleurs, amis, sur sa noble carrière:
Il chantoit les jardins, connoissoit le café;
L'usage qu'il en fit l'a immortalisé.

En général la plante a quelqu'analogie,
Avec le beau climat qui lui donne la vie.
Et dans la médecine est-il un irritant

Digitized by Google

Quelque tonique heureux qui vienne du couchant?
C'est partout le soleil qui chauffe et vivifie
D'Homère le cerveau; le café d'Arabie
L'hiver n'est point connu de ces climats heureux;
C'est là que le soleil fut créé par les dieux;
C'est là que l'Homme-Dieu, rédempteur de la terre,
Vint au monde, mourut, et fut trouver son père;
C'est dans ces lieux sacrés qu'étoit le paradis
Que nous cite Milton, et qu'on nous a promis:
Ce paradis n'est plus; dans sa course immortelle,
La mer l'a submergé. Cette mer si cruelle
Dévaste l'univers. Dans dix mille ans d'ici
Elle pourrait fort bien revenir à Passy.
J'ai vu le vieux Pauliac, au bord de la Gironde,
Englouti par la mer, et partout à la ronde
Des bâtimens épars où le sable gagnoit,
Annoncer aux passants que la mer voyageoit.
Voisin des Bons-Hommes, et près de la montagne
Où Bonaparte fit des châteaux en Espagne,
On y minoit encor, pour les faire éclater,
Des rochers où son fils devoit un jour régner;
Je fus fort étonné de voir des coquillages
Dans la pierre incrustés dans tous ces hauts parages;
En pétardant la roche on trouvoit des débris
Qui prouvoient qu'autrefois la mer vint à Passy.
L'univers est si vieux, que sa métamorphose
Pour nous est un problème, et pour lui peu de chose:
Dix mille ans: c'est un jour pour qui ne meurt jamais.
La mer engloutit tout pour prix de ses forfaits;
La terre la seconde, et toute notre histoire,
C'est d'aider à bâtir le temple de sa gloire.

Digitized by Google

Dans l'Arabie heureuse, au milieu des encens,
Le cafier immortel prospère tous les ans;
Il vient sur des rochers, ou des sables arides;
Un ver souvent le tue, ou des rayons perfides.
Il ressemble au laurier, et son fruit d'abord vert
Devient d'un rouge obscur; ses feuilles à l'envers
Sont d'une couleur pâle et forment des ondées,
Se liant tour à tour, par leurs branches croisées.
On prépare le fruit à l'aide des moulins;
Dépouillé de sa coque, un seul fruit fait deux grains.
La mer Rouge à dix pas étend son grand empire;
On croit voir en ces lieux, du moins ils semblent dire,
Que c'est le ciel promis. L'on y prétend que Dieu,
Commandant à la mer par son esprit de feu,
Prit du nectar divin lorsqu'il dit à Moïse:
« Que la mer se sépare et l'ange vous conduise. »
C'est là que la manne on vit tomber du ciel,
Et nourrir au désert le peuple d'Israël.
Ses effets merveilleux préludoient la tempête;
Les vents enlevoient tout, et dans cette défaite
La manne et le café s'enlevoient dans les cieux,
Et retomboient ensuite auprès de ses grands preux.
La physique du globe étonne le vulgaire;
Les nuages plongeurs produisent le tonnerre.
Le flux et le reflux de la mer en courroux
Est encore un secret ignoré parmi nous;
Car si la mer voyage, avance ou se retire,
Ses effets merveilleux n'ont rien qui prête à rire.

Par un contraste unique, à jamais sans pareil,
Sous le même climat, sous le même soleil
Est la Mecque et Médine où l'on voit le prophète;

Digitized by Google

Mais le prophète mort, sans bruit et sans trompette;
Une mosquée ardente, un tombeau merveilleux :
C'est le grand Mahomet enterré dans ces lieux.
Quatre ou cinq cents pilliers, et chacun sa lumière
Dans des lampes d'argent, ornent ce cimetière,
Des lames d'un grand prix s'élèvent d'une tour,
Des nymphes à genoux y prient nuit et jour;
Partout des marbres noirs, d'éternelles bougies
Veillent sur Mahomet, le dieu des Arabies.
L'arbrisseau toujours vert y fleurit en janvier;
En octobre, novembre on sème le cafier :
On ne peut le planter d'une semence sèche,
Il faut que de la coque elle sorte très-fraîche.
Alors les voyageurs, voulant le transplanter,
Avoient bien de la peine à pouvoir le sauver.

Le célèbre Clieux, d'honorable mémoire,
Raconte là-dessus lui-même son histoire.
Ce fut ce bon François qui, du jardin du roi,
Aux îles le porta pour la première fois.
Nous manquions, dit-il, d'eau, sans aucune ressource;
Mon cafier languissoit, et de la mer la source
Ne pouvoit que tuer mon malheureux enfant,
Qui portoit avec lui l'or de tout l'Orient,
Qui devoit enrichir vingt peuples à la ronde,
Et rendre florissant pour nous ce nouveau monde.
Déjà nous n'avions plus que quelques verres d'eau;
Je les lui ménageois, et lorsque l'arbrisseau
Alloit s'épanouir et perdre toute vie,
J'en versois une goutte, et mon ame ravie
Le voyoit revenir avec peu de vigueur;
Mais il n'étoit point mort, car je sauvois son cœur.

Digitized by Google

Il ne grandissoit pas, manquoit de nourriture;
La pluie étoit très-rare et tout dans la nature
Sembloit contrarier du cafier le destin.
Tout petit qu'il étoit nous arrivons enfin;
Il vient répandre l'or, fructifier la terre,
Il vient pour enrichir ce nouvel hémisphère.
Son prodige vécut. Au bout de quelques ans
Il se multiplia, il peupla tous les champs.
Les colons à Clieux, dressant une statue,
Y mirent à sa mort l'inscription bien vue :

AU CÉLÈBRE CLIEUX QUI, POUR NOUS ENRICHIR,
A SAUVÉ LE CAFIER, ET S'EST LAISSÉ MOURIR.

FIN DU PREMIER CHANT.

Digitized by Google

CHANT II.

Les temples du café peuplent tout l'univers;
Partout des lieux publics au café sont ouverts.
Ma muse, des mortels imitant l'industrie,
Va parler du comptoir où se trouve Aspasie.
Le trône est entouré du plus grand appareil,
Où brillent le cristal, les glaces, le vermeil;
La reine a les yeux bleus, le nez de Roxelane,
D'une taille parfaite. Un corset diaphane
Accuse d'un beau sein les contours gracieux;
Son visage et son teint sont attrayants comme eux :
Ce sont des diamants, des chaînes et des roses;
Elle éblouit, captive, et promet bien des choses,
Mais ce n'est pas alors qu'elle peut les tenir :
Son rôle de café, c'est de se contenir,
Et de ne s'éclipser de la scène du monde
Que pour aller aux lieux y parfaire sa ronde;
Quant au rôle de plaire il est tout naturel,
C'est de rester assise et près de son autel,
D'attendre les servants lui demander du sucre
Et par petits morceaux les casser pour son lucre,
Par quatre les ranger sur un petit plateau
Pour chaque demi-tasse, ou bien un verre d'eau.
Le maître du café est près de sa bergère,
Sans en être jaloux, attentif à lui plaire,
Examine ses doigts qui mettent au comptoir
L'argent que le public en partant peut devoir.

Digitized by Google

Lorsqu'un chalant arrive elle fait un sourire,
En saluant l'objet qu'en ces lieux elle attire.
Lindor est tout rêveur ; il dit, en s'asseyant,
Cette dame à coup sûr me veut pour son amant.
Un servant le distrait et lui fait la demande :
Que faut-il qu'on vous serve ? Aussitôt il commande.
Garçon la demi-tasse, et surtout un journal.
Lequel ? dit le servant : Parbleu, ça m'est égal.
Le *Moniteur* est libre, il n'est lu de personne.
Eh bien ! le Moniteur, voyons, qu'on me le donne.
Son café refroidit, et le grand Moniteur
N'est point lu de Lindor, son esprit est rêveur,
Il porte ses regards au trône d'Aspasie
Et dit à son voisin qu'il la trouve jolie,
Qu'il désirerait bien, à son petit coucher,
Ce soir, coûte qui coûte, à son lit la trouver.
De quel pays vient-elle ? En vérité sa bouche
A des attraits charmants ; je sens qu'elle me touche.
Le confident lisait le *Journal de Paris*,
Et justement étoit à l'article Cadix,
De Lindor amoureux n'avoit point l'ame inquiète
Lorsqu'il vint à parler. Mais d'après sa gazette,
« Pour prendre cette place, il faut, dit le lecteur,
« En conduire l'assaut avec beaucoup d'ardeur. »
Je vais, répond Lindor, lui faire la promesse
De quelques louis d'or pour la prendre d'adresse,
Et ce soir vers minuit l'enlever de ces lieux
Pour en faire ma femme. Elle a de si beaux yeux.
« Qui ? Cadix. » Non morbleu, l'adorable compagne.
Je ne vous parle point de châteaux en Espagne.
L'empire des journaux qui peuvent être lus
Le soir à l'hydrogène, et qui sont frais moulus,

Digitized by Google

Attire les passans ; c'est de la tragédie
Qu'arrivent les oisifs. Avant la comédie
Les entr'actes sont longs, et le Palais-Royal
Fut toujours le pays du monde libéral.
On voit dans les cafés des chercheurs de querelle ;
Il ne faut quelquefois qu'un mot, qu'une étincelle,
Pour mettre les oisifs en parfaite rumeur.
L'Étoile en fut la cause, car un certain hâbleur,
En lisant ce journal, invente une nouvelle
Que chacun vouloit lire, et la rumeur fut telle
Qu'on s'arrache un moment le journal de la main,
Et l'Étoile du soir frémit de son destin.
Le combat des journaux dans ce moment commence.
Lindor du Moniteur conserve la prudence ;
Mais par un sort fatal, et qui n'est pas permis,
Il reçoit un soufflet du Journal de Paris.
La Pandore aussitôt ouvre sa tabatière,
Aux nez des combattans jette de la poussière ;
Elle croit les calmer, mais les moins clairvoyans
Déchirent la Pandore et ses écrits mordans.
Le Journal des Débats vole aussi dans la salle,
Frappe un indépendant, qui de suite régale
Un royaliste ultra du Constitutionnel :
Les coups sont assénés par un Guillaume Tell.
Les journaux, en ce jour, sont lancés par la Foudre ;
Le Pilote s'y perd, on le reduit en poudre ;
Et sans la planche enfin qui les tient attachés,
Près de certain réduit on les eût tous fourrés.
Cette mode à Paris d'autant plus est utile,
Que les journaux du jour se vendent à la ville.
La vieille Gazette étoit sous le comptoir,
Et s'y cachoit très-bien pour qu'on ne pût la voir.

Digitized by Google

Faisant diversion, la cruelle Aspasie,
La mit en papillote, et son ame ravie,
En toilette de nuit, trouvoit des amoureux;
De la pauvre Gazette on étoit envieux.
Pour la Quotidienne on la croyoit malade,
Avalant la cerise en forme de salade.
Un Miroir fut rompu: ce fidèle Miroir
Avoit un grand défaut, il narguoit le pouvoir;
Avec tout son esprit il étoit sans adresse.
Le pouvoir, de tout tems, fut comme une maîtresse:
Pour s'en faire adorer on vante ses défauts,
On lui dit des douceurs, on fait des madrigaux.
Le Journal de Commerce, à l'article Angleterre,
Du sucre, du café, si nous avions la guerre,
Faisoit craindre la hausse, et dans ses feuilletons
Avoit haussé le sucre et non les actions.
Un grand spéculateur, riait de cette annonce,
De la Quotidienne il reçut la réponse;
Et ce journal qui cherche en tous sens la raison,
Lancé par un quidam, s'appliqua sur son front.
On vit le Drapeau-Blanc, qui parfois calomnie,
D'un drapeau tricolore apprendre la sortie.
Un homme qui tenoit en ses mains le Courrier,
Lui montra l'art d'écrire et l'art de méditer.
Les Journaux de théâtre et ceux des grands costumes,
Étrangers à la lutte, y prirent de gros rhumes.
Le Corsaire avoit l'air de vouloir s'avancer
Et de les rafler tous, puis de les remplacer;
Le Diable Boiteux, arrivant d'Angleterre,
Se mit à louvoyer, et dompta le Corsaire.
L'Oriflamme parut, et, fier de sa couleur,
Rallia les esprits par le seul mot *honneur*;

Digitized by Google

Lorsqu'un quidam lui dit de ployer sa bannière,
Qu'on venoit, à Cadix, de terminer la guerre.
Mais parlant au public, toujours très-échauffé,
Il tint ce long discours, en prenant son café:
« Messieurs, que voulez-vous, de la paix ou la guerre?
Lorsque l'on peut choisir du moins l'on délibère;
Au lieu que dans ce jour, à propos d'un journal,
Vous faites, au café, le plus grand bacanal.
Êtes-vous magistrats ou des hommes d'affaires;
Êtes-vous artisans, bourgeois ou militaires?
Vous êtes citoyens, voilà vos qualités:
Quand la réunion se fait dans les cafés.
Les cafés sont ouverts pour l'ordre et la décence,
Et non pour gourmander et se battre à outrance.
Voulez-vous imiter ces enfans d'Albion
Qui disputent toujours à propos d'un jeton;
Ou ces ardens joueurs de ces nobles parties,
Qui sur des tapis verts promènent leurs folies,
Et qui, la queue en main, ressemblent aux lanciers,
Qui, du tems de Bayard, s'appeloient chevaliers.
Vous demandez la paix et vous faites la guerre;
Vous voulez gouverner comme le ministère.
Le ministère a plus de raison que vous tous,
Puisqu'il veut arrêter des partis le courroux.
Jésuites, jacobins, libéraux, royalistes,
Les hommes de la foi, les doctes casuistes,
Pour un gouvernement qui régle nos destins,
Toutes ces qualités ne font que des mutins.
N'êtes-vous pas François! Pourquoi changer de titre,
Pour vous donner celui d'un moine ou d'un chapitre?
Ne faut-il pas un roi qui règne parmi nous?
Ce monarque est François, et plus François que vous:

Digitized by Google

Vous avez vu mourir ses enfans et son frère;
Sont-ils morts en héros, vrais martyrs de la terre?
L'empereur avoit-il, sur vos nobles desseins,
D'autres droits à prétendre, et plus forts que les siens?
Vous a-t-il épargnés, au milieu des batailles?
Vous montiez à l'assaut, renversiez les murailles;
Et que vous reste-t-il de ces combats fameux?
Des titres, des honneurs, pour vous et vos neveux.
Vous avez sous Louis les mêmes avantages;
Nos drapeaux déployés parcourent des parages
Où règne la vaillance; et des hommes d'honneur
Y cueillent des lauriers comme sous l'empereur.
Voyez la différence, et jugeons de la gloire:
L'un détrônoit les rois, pour prix de sa victoire,
Les déshonoroit tous, les faisoit prisonniers,
Et l'autre les délivre et se jette à leurs pieds:
Aussi c'est au second qu'on donne le mérite,
Puisque l'autre n'a su maîtriser sa conduite.
Les journaux, mes enfans, ont sans doute un grand tort,
C'est de n'être jamais sur certains points d'accord.
Le Journal de Paris soutient que la Gazette
A des raisonnemens qui n'ont ni queue ni tête;
Mais ce sont des journaux qui, pour se faire un nom,
Disent oui le matin, et le soir disent non:
C'est là le triste sort de tout folliculaire.
D'ailleurs tous nos messieurs ont pris une carrière
Épineuse sans doute, aussi les tribunaux
Les condamnent parfois, présens ou par défauts.
Eh bien! tout leur esprit est si contradictoire,
Que toujours un procès leur acquiert de la gloire;
Ils se font remarquer par d'illustres débats.
Quand celui de ce nom évite ces grands cas,

Digitized by Google

Le Constitutionnel les fronde avec prudence,
Et souvent son esprit égale sa science;
S'il compte trois cents francs pour des mots mal tournés
Il reçoit dans le mois grand surcroît d'abonnés:
Il ne cherche plus tant à grossir son empire,
Et craint le pot de fer, le heurter c'est médire;
Il marche sur les pas du grand Conservateur,
Du journal du Trésor et du long Moniteur.
Ainsi, messieurs, cessez d'en vouloir aux gazettes,
Respectez-en le titre, et soyez plus honnêtes. »
Le public, ramené par ce grand Cicéron,
Du nouveau Démostène écouta la raison,
De Rome et de Carthage on ouvrit la sortie,
Et Lindor resta seul pour tenter Aspasie.

Café Liverpool, cafés de l'univers,
Voilà votre assemblée et vos travaux divers.
Ici l'amirauté vous apprend la nouvelle
Que Cadix d'un assaut craint la chance mortelle,
Et que l'Anglais Wilson dans son pays honni
A fui de la Corogne, où son sort a fini.
A Londres, à Paris, l'on connoît la cohue
De ces divers cafés construits dans chaque rue:
C'est là le rendez-vous des hommes de plaisir,
Et qui, pour se distraire y passent leur loisir:
Voyez ces deux oisifs sortir de cette table;
Il s'agit de payer d'une manière aimable.
C'est moi qui paie ça. Non, c'est moi. Non vraiment,
Dit le confrère assis. Attends, j'ai de l'argent;
Mais il ne bouge pas. Il prise, il se dorlote,
Fait semblant de chercher au fond de sa culote,
Et pendant ce tems-là le payeur au comptoir,

Digitized by Google

De cet honneur forcé veut se faire valoir.
Madame, que doit-on ? Que vous êtes jolie !
Un compliment flatteur ! Ah ! Monsieur, je vous prie !
Vous êtes le payant, cela nous fait cent sous.
Au sortir du café, ce soir, qu'en pensez-vous ?
Je vous prendrai d'assaut, j'aime peu le mystère.
Que l'arbre du cafier et la limonadière
Ont de l'attrait pour moi. Que j'aime les enfans !
Vous êtes demoiselle, et de tous vos amans,
Je serai, je veux être... Ah ! que je vous embrasse !
Ah ! Monsieur ! finissez. Cafier, viens donc, de grace.
Vous avez un mari ? Tenez, voilà cent sous.
L'homme assis se réveille, en criant : Partons-nous ?
C'est ainsi qu'un oisif chemine dans le monde.
Se passe-t-il à peine une demi-seconde
Que d'autres amateurs viennent pour adorer
Et la limonadière et l'arbre du cafier.
Cet arbre est au comptoir. L'enseigne est sur la porte ;
Et pour voir l'arbrisseau, tout le public s'y porte.
En payant tout comptant ils conservent l'espoir
De serrer de très-près la belle du manoir ;
Elle est gardée à vue, et, par état publique,
D'honneur et de vertu dans tous les tems se pique.
Se faire respecter, ainsi que sa maison,
Voilà d'un cafetier toute condition.
D'ailleurs ses amoureux avec leur clientelle
Jasent par le café, brûlent à la chandelle.
S'ils s'oublient le soir, des cris de Qui va là
Sont toujours précurseurs du maudit... Alte-là !
Que faites-vous la nuit près de cette portière ?
Vous regardiez au trou de la limonadière :
Seriez-vous les voleurs que, depuis six grand mois,

Digitized by Google

Nous cherchons à Paris pour la première fois.
Au corps-de-garde il faut que l'on marche de suite,
Et de tous vos papiers on fera la visite.
La soirée orageuse est un fort contre-tems,
Car il pleuvoit à verse et faisoit un grand vent.
Aimez, aimez, Messieurs, toujours la cafetière;
Mais gardez-vous la nuit de la limonadière.
Dans tous les lieux publics que l'on trouve à Paris
Chacun selon son choix y passe ses ennuis.
On trouve des cafés de toutes les tournures,
Les uns sont des palais, les autres des masures.
La plupart des cafés que l'on ouvre à présent
Portent le nom du lieu qui les a vus naissant;
C'est le nom d'une rue, ou bien de quelque place
Où se trouve un grand roi qui tient très-bien sa place
A moins que ce ne soit un maître achalandé
Alors il met son nom au-dessus du café.
Le café de Pascal, ou bien le café Riche;
Le café de Bertrand, ou bien un nom postiche.
C'est ainsi que Véry d'un café restaurant
Est seul indicateur de son rare talent,
Et s'il changeoit son nom pour celui de l'aurore
On chercheroit Véry même le soir encore.
Pour les cafés des lieux qui sont très-peu suivis,
Café du Point du jour, café du Paradis,
Café de la Barrière, ou bien du Pot au diable,
C'est le grand barbouilleur qui fournit cette table;
Il a soin d'ajouter : *Liquers finés, parfaités*, (1)
Au grand café Mocha, tenu par Jean Rhodéz.
Si d'une cafetière il nous peint l'encolure,

(1) On y voit aussi *Motarde de Digon*, avec cette ortographe.

Digitized by Google

Il y place un réchaud dessous en miniature,
Et ce Rubens cadet, prodigue de charbon,
Fait verser le café qui bout à gros bouillon.
Entrez, Messieurs, entrez. Se présente une fille
Avec tablier blanc et toujours fort gentille.
Vous demandez qu'on serve aussitôt du café;
Mais la fille s'excuse, et d'un ton très-fâché
Vous dit que les bourgeois sont sortis pour affaire,
Et qu'ils ont emporté la clef du nécessaire
Où se trouve le sucre et le café Moka,
Qu'ils reviendront bientôt, qu'ils ne sont qu'à deux pas.
Ce contre-tems fâcheux! Vous rend l'ame inquiète,
Et pour vous reposer vous lisez la gazette;
Mais de votre surprise on voit l'étonnement.
C'est le journal d'hier qu'on vous offre à l'instant.
Dans tous les carrefours, dans toutes les ruelles.
Entrez, Messieurs, entrez, pour lire les nouvelles,
Pour prendre du moka qui bout à gros bouillon,
Où tout est pour l'enseigne et rien pour la maison.
Vous montrer leur demeure est une politesse
Qui pourra vous servir dans plus d'une détresse.
Le café des Anglais, café des Cœurs volans,
De la Mortellerie, et celui des Vivans,
Café de la Bouteille, et celui du Surène,
Café de la Marmite, au bœuf à la fontaine,
Le café des Foureurs, et de la rue aux Ours,
Le café Taillepain, et le café des Fours,
Café de la Vestale, et des Gardes champêtres,
Café des Quatre vents, des Portes, des Fenêtres,
Le café de l'École, et café Marmousets,
Café des Déchargeurs, et des Vides goussets,
Café de l'Enfant rouge, et celui Contrecarpe,

Digitized by Google

Le grand café d'Enfer, le café Tirecharpe,
Des Chevaux, des Mulets, et le café des Prés,
Café de l'Hôpital, le café des Fossés,
Café du Puits qui parle, et la Femme muette,
Café petit bonheur, une Femme sans tête,
Le café de l'Horloge, et celui du Cadran,
Le café du Parnasse, et de Ménil-montant,
Café des Babillards, des Mauvaises paroles,
Café Mauvais garçons, les cafés des écoles,
Café du Plat d'étain, café du Pot de fer,
Le café de la Force, et celui du Bel air,
Du Magasin au foin, celui de la Bourrache,
Café Fauconnier, celui de Trousse vache,
Voilà bien du superbe et qu'on peut appeler
Le triomphe des noms : ce sont ceux du quartier.
Mais revenez, Messieurs, au centre de la ville;
Choisissez des cafés que l'on voit à la file,
Du palais enchanteur voyez les souterrains,
Pour vous y appeler on chante des refrains,
Et des belles de nuit affrontant la cohorte,
Vous n'en sortirez plus sans avoir leur escorte.
Cette mode à Paris vient de l'antiquité;
Les païens dans leur temple à leur divinité
Voulant être attentifs, et prouver un grand zèle,
Avant d'y prier Dieu, voyoient la demoiselle;
Mais ce temple mondain doit peu nous arrêter;
Il s'agit maintenant des temples du cafier,
Du grand café Procope, et de la comédie,
Le café des Chinois, le café d'Aspasie,
Le café de la Bourse, et celui du Croissant,
Le grand café de Malte, et celui d'Orient,
Le café des Billards, celui de l'Amérique,

Digitized by Google

Le café du Caveau, ceux de la Martinique,
Le café de l'Éclipse, et celui du Soleil,
Le café de la Lune, et celui du Réveil,
Café de la Comète, et café d'Henri Quatre,
Le café Corracxa, le grand café Théâtre,
Le café d'Apollon, le grand café de Foi,
Celui de la Régence, et le café du Roi,
Les Aveugles beuglant, le café de Voltaire,
Musiciens dormant, le café Beaurepaire,
Café du Grand-Mogol, le grand café Bourbon,
Plus de six cents cafés portant tous un grand nom :
Ceux des Variétés. C'est là que des actrices
Y jouent la comédie avec tous les délices;
Plus d'une couturière, et les bonnes d'enfans,
Plus d'une cuisinière, et les bonnes mamans.
La chasse au fin Renard, le Cousin, la Cousine,
Le grand valet de chambre, et la maîtresse Aline,
La Voiture versée, un Dimanche à Passy,
L'Attaque du convoi, la Route de Poissi,
L'Enfant du carnaval et Fanchon la vielleuse,
Le Rossignol, la Chatte, et Lampe merveilleuse,
Les Cancans, le Parrain, et les Enfans trouvés,
La Belle au bois dormant, et les Chevaux dressés,
L'Aveugle clairvoyant, la belle Valérie,
Billet de logement, Billet de loterie,
La Maîtresse au logis, le Soir et le Matin,
La belle Fermière avec un Arlequin,
Le Sergent, la Grisette avec le Pauvre diable,
Les Visites au Louvre avec l'Inséparable,
La mauvaise cervelle avec Polichinel,
Christophe Dumolet avec Guillaume Tell,
L'Intrigue épistolaire, et l'Intrigue aux fenêtres,

Digitized by Google

Les Courses dans les chars, et les Plaisirs champêtres,
Le Marchand de laurier, et celle de Goujons,
Le Roulier, le Poucet avec les Marmitons,
Les Fanfares, les Feux, les Assauts de cochet,
La Poule aux œufs d'or, le Coq, et Martinet,
La Belle Vivandière, et Monsieur Barbe bleue,
Le Lancier, Rataplan, et du Renard la queue,
Le Siége du clocher, le Siége de Paris,
La Neige, et le Traineau, la Femme à deux maris,
Cadet Roussel, Jocrisse avec les Trois étages,
Le Sourd, l'Auberge pleine, et l'Homme aux Trois visages,
La Rosa Bianca, et la Rosa Rossa,
Les Grands ensorcelés, le Juif, et Lantara:
Voilà les mœurs du siècle où brille notre scène,
Ce sont là les sujets qui, des bords de la Seine,
Vont porter en tous lieux du peuple parisien
Le goût original et le goût enfantin.
C'est pourtant le café qui produit ses vertiges,
Car les pointes d'esprit en font tous les prodiges.
Pour connaître les mœurs qu'on peint par le café,
Le Molière Picard vous offre l'exalté;
Ce grand miroir promet au peuple de la France
Que l'exalté n'est plus qu'un mot plein de jactance.
Le Racine moderne, instruisant les vieillards,
Des savans de nos jours attire les regards;
Couronné par Thalie et sa sœur Melpomène,
Le jeune Casimir ennoblit notre scène.
Ou je me trompe fort, ou ce modeste auteur
Prend du café moka, du Bourbon, du meilleur.
Le règne des Louis augmente la science,
Et l'esprit créateur fait des progrès en France.
C'est un délassement, lorsque l'on a dîné,

Digitized by Google

Que d'aller au spectacle où se trouve un café.
Les auteurs fabricant ces scènes pointilleuses,
Promènent l'antichambre et les foules nombreuses;
Ils pillent la nature en la voyant agir,
Et se font même acteurs pour mieux la définir.
Ce sont les grands faiseurs de toute circonstance,
Du peuple créateur ils prennent la science,
Ils veulent d'un ermite apprendre des leçons,
Et pour mieux composer occupent les prisons,
Du charmant Dupaty singent le caractère,
Il fit de sa prison, la Prison militaire.
Quand ils sont dans la grille on vient les visiter,
Le concierge pour eux se fait grand épicier,
Ils se trouvent contens, célébrant leurs défaites,
De jouer la méprise, ou, prisonniers pour dettes,
Achètent un moulin avec un grand réchaud
Ils prennent du café, ils le prennent trés-chaud.
La geolière est jolie, elle apprend à tout faire.
On l'appelle aussitôt belle limonadière.
Pour plaire à nos auteurs, elle veille la nuit.
Le vin enivre fort et la bière abrutit,
Le cidre nous endort, l'eau-de-vie est brûlante,
L'opium fait très-mal, la liqueur bienfaisante
Qui nous égaie, exalte, et nous rend amoureux,
C'est le divin café, le café généreux.
La prison, une plume, une femme et de l'encre,
Du papier, du café, partout on jette l'ancre.
Voilà bien nos auteurs, nos auteurs en prison,
Ils chantent, ils s'amusent, impriment des chansons,
Et plus d'un Béranger y trouveroit encore
Le moyen d'y chanter le poivre et l'ellébore.

Digitized by Google

CHANT III.

Dans le palais des rois, c'est là que le cafier
Inspire l'art de plaire et surtout de régner.
Oh! vous, qui du monarque avez les bonnes graces,
Qui briguez les faveurs, qui convoitez des places,
Pour vous et vos amis, choisissez le moment
De pouvoir réussir, voilà le grand talent.
Le prince a mal dormi, son humeur inquiète,
Que l'arbrisseau vanté vous serve d'interprète,
Et le café servi, vous entrez chez le roi,
Dans ce moment heureux il est content, je croi;
Il attend qu'on lui parle, avec cette assurance
Qu'inspire le respect et surtout l'espérance;
Vous demandez la grace, et il prend son café;
Vous êtes très-heureux, répond sa majesté,
Eh bien! je vous l'accorde.... Ah! ma chère baronne;
Il parle de sa femme, et l'aimable Gasconne,
Vouloit être à Nérac, femme d'un sous-préfet.
Ce qu'une femme veut, Dieu souvent y complaît.
Le baron va de suite annoncer la nouvelle;
La baronne se meurt, elle tombe, chancelle;
Son époux la relève, elle se trouve mieux,
On voit le vrai plaisir éclater dans ses yeux;
Embrasse son cher fils, commande une remise,
Et veut que le baron de suite la conduise.
Mais, où donc.... chez le roi.... se faisant annoncer,
Arrivent tous les trois pour le remercier.

Digitized by Google

Mazarin de ce roi n'avoit point la sagesse :
Car un solliciteur fatiguant son altesse
Lui répondit que non, qu'il n'auroit pas l'emploi.
Faut-il bien que je vive! eh! Mazarin, pourquoi,
Ce n'est pas nécessaire.... Est-ce bien d'un ministre
D'ajouter au refus la réponse sinistre.
La foire Saint-Germain attiroit tout Paris,
On y donnoit partout grand spectacle gratis.
Pascal l'Américain fut le premier, en France,
Qui fit faire un café, ce café d'ambulance.
La foire étant finie, il le portoit ailleurs,
Soit au quai de l'école, ou sur celui des fleurs;
La mode en prit de suite, et chacun a l'envie
D'ouvrir des beaux cafés disputoit la partie.
Le grand café Procope, aujourd'hui le doyen,
Depuis cent cinquante ans voit briller son destin.
C'étoit le rendez-vous de Sainte-Foix, Voltaire,
Fontenelle, Piron, grands esprits de la terre;
On n'y pouvoit entrer qu'en admiration;
C'étoit là le café de l'esprit, du bon ton;
On vit paraître après celui de la régence;
C'étoit là que Rousseau alloit prendre séance.
Qui de nos jours encor n'a pas vu Baculard,
Durnaud sentimental auprès du boulevard;
Et dans tous les cafés vendant sa librairie,
Colportant son esprit, même à la comédie.
Baculard connoissoit le cœur du genre humain:
Et sa seule présence électrisoit soudain.
C'est l'homme aux sentimens; et chacun, pour s'instruire,
L'admettoit à sa table, apprenoit à le lire.
Au grand café Procope, un garde-corps du roi
Fut un jour accosté par l'auteur Sainte-Foix.

Digitized by Google

Ce brave garde-corps du café à la crème,
Avec un petit pain, faisoit tout son carème.
Sainte-Foix le railleur, d'humeur à plaisanter,
Se permet de lui dire : ah! le fichu dîner.
Le garde-corps du roi n'entend pas raillerie,
Et dit à son railleur, que pour cette ironie
Ils iront dans l'instant, au fond de quelque bois,
De ce fichu dîner régaler leurs exploits;
Et Sainte-Foix, blessé, toujours prêt à redire :
Ah! le fichu diner, en souffrant le martyre.
On le conduit de suite auprès des maréchaux,
Et le doyen lui dit que c'est mal à propos
Qu'il insulte un soldat au service de France;
Il répétoit toujours avec même constance;
Oui, monseigneur, c'est vrai, c'est un fichu dîner,
Qu'un morceau de pain sec et du lait au cafier;
Et votre autorité seroit-elle plus grande,
Je veux dire toujours, sans qu'on me le demande:
Ah! le fichu dîner, ah! le fichu dîner.
Tout Paris, ce jour-là, voulut le répéter.
Le café du caveau fut celui des artistes,
Des grands musiciens, celui des nouvellistes.
On peut, dans ces endroits, en se chauffant gratis,
Du maître de maison braver tous les avis,
Et parler politique en ne blessant personne;
Entrer, s'asseoir, sortir, sans que l'on s'en étonne.
Ce café fut toujours décoré des portraits
De Gluk, de Sachini, musiciens parfaits.
Piccini, Milidor, qui, par leur mélodie,
Enchantent tous les jours la cour de Polymnie.
Le café mécanique étoit très-curieux;
C'étoit une férie à l'instar de nos dieux.

Digitized by Google

Par un trou pratiqué toujours à chaque table,
On crioit de servir la chose désirable;
Et par un mécanisme à jamais sans pareil,
On voyoit arriver des tasses de vermeil
Pleines de ce café qui portoit l'ambroisie ;
Et ce lieu paraissoit l'antre de la magie.
Si la mode reprend du café merveilleux,
Je veux aller de suite achalander ces lieux;
Car je suis amateur, comme le grand vulgaire,
De ce petit fatras qu'on appelle chimère.
On peut à l'Opéra se figurer encor
Comme on sert le café dans Zémire et Azor.
De la tasse à café la royale fabrique,
Entre deux grands palais Sèvres tient sa boutique;
Et, par sa porcelaine imitant le Japon,
Même au sein de Paris nous fait trouver Canton.
Par un sujet bizarre elle sait nous séduire,
Et de l'ombre chinoise elle fait son délire.
Pour sa lithographie ayant un maître-ès-arts,
De la tasse à café connaît les étendards;
Sait créer des desseins que l'or, par sa parure,
Nous embellit encor par plus d'une figure.
Ici, c'est un Amour armé de son carquois;
Ici, ce sont des fleurs, Diane dans les bois;
Ici, c'est le tombeau de cette Cléopâtre
Qui jamais pour l'amour ne sut être marâtre.
On cherchait une reine, en voilà le portrait.
Joséphine au Romain eût appris son secret.
Les sucriers font toujours le délice des femmes,
L'on y fait des sujets qui chatouillent leurs ames.
Ici, c'est un amant qui se jette aux genoux
D'une beauté trop fière et toujours en courroux.

Digitized by Google

Dieu, les dames, mon roi, du sucrier la devise.
En lisant l'à-propos l'amante s'humanise,
Elle y puise du sucre, elle prend son café,
Mais c'est toujours au lait par elle préféré.
Bibi, son petit chien, qui fut toujours fidèle,
Qui couche dans ses draps, prend le café comme elle,
Tandis que sa servante, arrivant du pays,
Est debout devant elle et mange son pain bis.
Notre lithographie a pour fard la nature,
Et du vrai quelquefois fait sa caricature,
Qui n'est qu'un ridicule où l'on peint les couleurs
Outrepassant la règle et corrigeant les mœurs.
L'aimable allégorie est son parfait ouvrage;
C'est par des fictions qu'elle plaît davantage;
Mais il est des sujets qui n'en ont pas besoin:
Le tout c'est de saisir les choses avec soin.
Les Anglois outrent tout dans leur lithographie,
Leur Fox étoit un tigre à sa physionomie.
Ils ajoutoient le corps du terrible animal;
Ils font de Lavater un auteur infernal.
Ce sage illuminé donne une face humaine
A tous les animaux que notre bras enchaîne.
Il prétend que partout, du nez jusques au front,
Nous avons un faux air du singe ou du lion,
Du cheval ou du bœuf, de l'aigle ou dromadaire;
Ainsi, chaque savant, y comprenant Voltaire,
Ont eu des animaux cet air rébarbatif:
Voltaire du lion a l'air très-positif:
Du moins par son portrait il peint ce caractère;
Car je ne l'ai point vu lorsqu'il vivait sur terre.
Si l'éducation corrige les défauts,
L'art de dissimuler les met sous le manteau.

Digitized by Google

Eh bien ! de Lavater quelle est donc la ressource ?
Un brigand assassine en demandant la bourse,
Du nez, des yeux, du front il ressemble au corbeau;
Tandis que l'honnête homme est semblable au taureau.
Le corbeau dévorant de lui fait un carnage,
Et par l'assassinat domine le courage.
A Lavater alors il faut donner raison.
Quand il s'agit de mœurs d'ame ou de passion,
Les Anglois font à l'âne une figure humaine,
Un ministre conduit de cet âne la chaîne.
Ici, c'est un bon roi qui préside un banquet,
Le punch, les ananas, le café, le sorbet;
Le diable fait voir des bourses argentines,
Des dogues emportant des restes de cuisines,
Des bœufs en robe noire ont des livres ouverts;
Ce sont des procureurs plaidant tous nos travers.
Le président s'endort, des jouets de la foire,
Comme nos mirlitons, éveillent l'auditoire.
Des dames sur leurs doigts portent des perroquets,
Et semblent les instruire à faire des caquets:
Mais ménageons le sexe; enfin dans cette orgie,
Chacun dans son assiette a mis, par fantaisie,
Les traits de l'animal qu'on dit lui ressembler,
La tête d'un cheval, d'un tigre, d'un sanglier;
Ils mettent en ressort notre ménagerie,
Et du jardin royal font leur lithographie.
Les Anglois, par un peintre en France mieux traités,
Ont seulement le ventre ou les cols allongés.
Le commerce se rit de ces caricatures;
Mais le pouvoir parfois sait borner leurs allures.
Si le bon La Fontaine vivoit de notre tems,
Il pourroit profiter de l'avis important.

Digitized by Google

A tous les animaux accordant la parole,
La face inhumaine auroit joué son rôle.
Pélisson, bel esprit, mais qu'on disoit très-laid,
Du nez, des yeux, du front seroit un perroquet;
Turenne un grand coursier, Racine une syrène,
Corneille avec Lulli des rossignols sans peine,
Vauban un grand castor, Molière un éléphant,
Santeuil un grand serin, Boileau le coq chantant,
Mansard une hirondelle, et la Dancourt la pie,
L'abbé Cottin, Mignot, des ânes d'Arcadie,
Fénélon, Bossuet, l'oiseau de Jupiter,
Et le bon La Fontaine auroit choisi son air,
Qui, très-certainement, était fort agréable;
Il avoit du mouton le caractère affable.
C'est assez de ma muse essayer les travers.
En comparant mon être aux animaux divers,
Je vois plus d'un critique, armant son ridicule,
Me comparer à l'âne, à grands coups de férule;
L'âne n'est qu'une bête, et mon homme d'esprit
A les griffes du chat miaulant de dépit.

Si des forts épiciers je suivois la cohorte,
Je serois obligé d'aller de porte en porte,
Et de tous mes portraits allongeant le dessin,
De Paris jusqu'à Rome on me verroit sans fin;
Mais voyons l'épicier au teint sec de jaunisse,
Lucas son grand garçon, et sa fille Clarisse,
Servent tous les chalands et pèsent les paquets;
Derrière le comptoir sont pendus les cornets.
Dans un bureau vitré se trouve l'épicière,
L'épicier très-jaloux tient là sa prisonnière.
On voit son livre ouvert toujours devant ses yeux,

Digitized by Google

Un journal, un roman et son chat amoureux.
Dans une vacherie est gentille bergère.
Lucas va la trouver et la surprend à traire;
Car l'aimable famille a toujours en horreur
Un lait falsifié; cela fait mal au cœur.
Tandis que l'épicier a soin, dans son office,
Du café-chicorée de cacher l'artifice,
Neuf heures ont sonné. La vente du matin
Permet que l'on déjeûne, et l'on déjeûne enfin;
La mère avec son chat, Clarisse avec son père,
Lucas, le grand garçon, a le goût tout contraire;
Il n'aime point la crème... au gros morceau de lard,
Fait une cour constante, et le mange sans fard.
Il se remet à l'œuvre, il allume la flamme,
Et du café tout cru va torréfier l'ame,
Qui dans tout le quartier répand déjà l'odeur,
Et donne à tout passant un degré de chaleur.
Le tambour qui contient le café qui pétille,
Souvent est décroché de peur qu'il ne se grille,
Il le fait résonner tout comme un tambourin,
Et les gens du quartier aiment fort ce refrain.
La porte du tambour doit parfois être ouverte;
De torréfaction Lucas donne l'alerte,
C'est là le grand savoir de ne pas trop brûler
Le café pris en grain, pour qu'il soit moins léger.
Clarisse est occupée à défaire un gros livre
Que son père acheta l'autre jour à la livre.
Imprimez, imprimez, messieurs les grands auteurs;
Chez l'épicier Voltaire! ah! Dieu, quelles douleurs
Pour la philosophie et le siècle où nous sommes!
Passe pour le café se jouer des grands hommes;
Au tribunal auguste on conduit l'épicier.

Digitized by Google

D'abord il fait valoir son besoin de papier,
Il leur dit que pour plaire à plus d'une pratique,
Du Voltaire imprimé l'on fait souvent relique,
Et qu'un des ses amis imprime des chansons
Pour y plier son poivre et ses gras saucissons ;
A l'instar de Mignot, imprimant la satire
De Cotin à Boileau, qu'il donnoit sans mot dire
A ses nombreux chalands, en vendant des biscuits
Qu'il plioit avec soin dans les mordans écrits
Qu'on se plaît à chanter ou à lire, un ouvrage
Qui n'est que par fragment, et qui sert de pliage ;
Que le papier Joseph est fort cher maintenant,
Et que le vieux papier sert à plus d'un chaland;
Qu'enfin l'eau de Cologne, autour de la fiole,
A toujours un papier jouant très-bien son rôle,
Par son charlatanisme amuse le lecteur,
Et que Voltaire mort est un très-bon auteur;
Que l'édition vieillit, qu'un épeleur de lettre
Auroit bien de la peine avant de s'y connoître.
Le tribunal auguste, écoutant sa raison,
Pardonne à l'épicier, et rentre à Charenton.
Ces différens papiers sont d'un puissant mobile
Aux marchands de café pour le porter en ville.
Un imprimeur famé doit vendre au bout de l'an
Mille écus de papier à la livre pesant.
Ici, c'est une épreuve; ici, sont des brochures,
Où l'auteur pour sujet cite ses aventures,
Qui, sans sel, sans esprit, sortent de l'atelier,
Et faute de lecteurs meurent chez l'épicier.
Et tous ces grands journaux qui font tant de tapage,
A quoi servent-ils donc? de papier de pliage;
Otez-leur la critique, ils seront moins savans.

Digitized by Google

Labruyère ainsi parle aux journaux de son tems.
Gaston, depuis huit jours, comme un maître d'école,
Apprend à ses enfans parfaitement leur rôle.
La balance est très-juste, et il trouve un moyen
De gagner par le trait encore un petit gain:
C'est de précipiter avec un peu d'adresse
Le café frais moulu, si la balance baisse,
Que l'œil de l'acheteur se trouve satisfait;
Vous avez à coup sûr escamotté le trait.
Le peuple marchandeur fut toujours tyrannique:
Il faut, pour l'amuser, employer la physique.
Deux cents grains de café seront gagnés par jour;
C'est un fort joli gain pendant le temps qui court.
On peut en faire autant au sucre, à la canelle,
Et de tous nos objets, excepté la chandelle.
Pour l'emploi du papier il faut être soigneux;
Le plus lourd est celui qui me convient le mieux.
Quant à l'eau-de-vie, et les autres liquides,
Sachez les augmenter par des eaux très-limpides.
L'eau n'a jamais gâté les esprits toujours forts,
Et l'art de les réduire est un besoin du corps.
Sachez rectifier, prenez le thermomètre
Et le pèse-liqueur, apprenez à connoître
L'art d'éclaircir et l'art de composer,
De vendre avec finesse, en vous faisant payer
De même que les lois l'arrêtent à la presse,
De réduire l'esprit n'ayons point la paresse,
De la température obtenons dix degrés,
De l'eau du caramel, dix-huit, c'est assez.
Les révolutions qui troublent un empire,
Et qui par les esprits, les esprits en délire,
Par un juste milieu pouvoient se comprimer;

Digitized by Google

Que de malheurs souvent on pourroit éviter.
L'eau-de-vie en tout tems à l'homme est nécessaire,
Compagne du café l'on prend le petit verre,
Et ce mélange heureux produit le gloria,
Qui toujours accompagne, ou finit le repas.
La chimie est un art qui crée et décompose
Le naturel; Le Fort sert de base à la chose.
Le grand Boerhaave en disoit tout autant;
Et Boileau le censeur n'étoit pas plus savant.

Bienheureux tems où l'homme, au sein de l'abondance,
Vivoit sans médecin, sans lois et sans science!
Ce tems, hélas! n'est plus; pour régler nos destins
Il nous faut ajourd'hui des docteurs médecins:
On les admet partout, au lit comme à la table;
Et ce seroit un meurtre, un meurtre épouvantable
Si la belle indolente, à son petit lever,
N'avoit pas un docteur à pouvoir consulter.
J'ai mal dormi la nuit, j'ai fait un mauvais rêve;
Mon époux a ronflé. Quoi! madame de Grève,
Je vois, dit le docteur, quel est votre tourment,
Et vous seriez bien mieux si vous faisiez un vent.
Le docteur qui commande au vent et au tonnerré
N'a pas plutôt parlé, qu'on voit la financière
Faire de doux efforts, et de nobles ébats
Font triompher la belle avec bruit et fracas.
C'est un mâle, dit l'un, que fait une femelle,
Le Mercure-galant en fournit le modèle;
Et vive son énigme adroite et de bon ton,
Qui définit ce vent avec tant de raison.
De suite le docteur, dans la pièce voisine,
Va pour trouver l'époux; mais, hélas! à sa mine

Digitized by Google

Il juge de son mal, il n'a pas déjeuné;
Il conseille aussitôt qu'on serve le café;
Et madame de Grève, à la hâte habillée,
Embrasse son époux, se sentant soulagée.
On parle du beau tems, des nouvelles du jour;
Arrive la Gazette, et chacun, tour-à-tour,
Devise sur la paix, et déclare la guerre.
L'empire du café change le ministère.
De Ruelle, dit-on, conseille bien le roi;
Mais, le côté très droit voudroit faire la loi;
Il trouve son talent, talent fort ordinaire,
Et qu'il marche à tâtons comme son ministère,
Qu'il n'agiote pas les rentes comme il faut,
Et qu'il laisse échapper le moment le plus haut.
Qu'il conseille la paix et consent à la guerre,
Que, royaliste adroit, ministre populaire,
Cent fois, et deux cents fois il change de raison,
Et ne veut point changer son esprit de Gascon;
Henri IV est son maître, et Sully son modèle.
Voilà, dit le docteur, le portrait de Ruelle.
Et de Montméliant, qu'en dites-vous, messieurs?
Qu'il fait, par ses écrits, commerce avec les dieux;
Avec ce grand talent, il doit bien nous conduire,
Puisque dans l'avenir il peut quelquefois lire.
De Plombières, dit-on, est un ministre heureux,
Il conduit bien la barque, et tout va pour le mieux.
Le docteur du café, se faisant un remède,
En prenoit une tasse et changeoit d'intermède;
Il sembloit exciter, sinon son appétit,
Mais du moins à parler, son verbe et son esprit.
Beausoleil est changé depuis la nuit dernière;
Cependant il avoit organisé la guerre:

Digitized by Google

Eh bien! oui. C'est très-vrai, ça n'est pas naturel,
C'est un secret pour nous très-ministériel;
Pour un poste honorable il quitte la campagne;
A Vienne ambassadeur, il part pour l'Allemagne;
Mais c'est un avantage, oui, qu'il n'accepte pas.
Le ministre à sa place est le duc Derepas;
Mais je le connois bien, du tems de Bonaparte
Il étoit général, il connoît bien la carte;
C'est un historien qui parle des Anglois
Avec cette vigueur qui convient aux Français.
Ce n'est pas celui-là. Derepas dont je parle
N'est pas historien. Toute sa sauve-garde
C'est d'avoir combattu dans mainte occasion.
Il était à Paris sur la butte Chaumont;
Mais contre Bonaparte il faisoit feu de file,
Et dans ce grand combat sut se montrer habile.
Ah! dit monsieur de Grève, ah! c'est bien différent!
Et je crois le ministre à coup sûr plus savant.
Après la politique, et la guerre d'Espagne,
Au docteur le café fait battre la campagne,
Il dit que le soldat, dans le tems des Romains,
Etoit fort et robuste, auprès des citadins;
Attribuant leur force à leur marche forcée,
Surtout lorsque César courut après Pompée.
Pompée auroit mieux fait de courir sur César;
Mais il s'y prenoit mal, il s'y prenoit trop tard.
L'exercice à cheval convient aux flegmatiques,
Et ceux qu'on fait à pied pour les mélancoliques.
Monsieur de Grève alors demande promptement
Qu'on lui dise le nom de son tempérament.
Votre tempérament, qui s'en plaint? C'est madame,
Et de vos ronflements; ce bruit fait dans son ame

Digitized by Google

L'effet le plus cruel ; et, pour vous porter mieux,
Il faut modifier l'état pituiteux,
Il faut avoir recours aux eaux miraculeuses
Qui donnent du ressort et des fibres nerveuses.
Les Romains sur ce point connoissoient leurs santés,
Et jamais bains publics ne furent mieux vantés.
A Paris de nos jours on néglige l'usage
Des bains pris à propos... Gare, le grand voyage !
Ah ! dit monsieur de Grève, ah ! docteur excellent !
Oui, pour plaire à ma femme et calmer son tourment,
Je vais prendre les eaux, avec l'heureux présage
Que je deviendrai fort en faisant ce voyage.
A la fleur de ma vie, à peine cinquante ans,
Je dois aimer ma femme encor dans son printems.
Rappelez-vous le jour, madame, ou l'hymenée,
Nous unit pour la vie ; hélas ! cette journée
Me fit voir de votre ame un rayon fulminant ;
Le char qui nous trainait marchait très lentement ;
Le repas de la noce avait très peu de charme,
Et la chambre à coucher nous jetta dans l'alarme.
Au milieu des bosquets et très riches en bois,
Nous manquâmes de feu pour la première fois.
Les convives bientôt offrirent leur service,
Portèrent du café, des biscuits, de l'office ;
Dressèrent un foyer, et bientôt la chaleur
Au plus fort de l'hiver ranima notre cœur.
C'est surtout le café qui me tira de peine,
Et qui sut renouer un moment notre chaîne.
Notre financière avoit l'esprit rêveur,
Au seul mot de départ sourioit de bon cœur.
Elle n'a que vingt ans. C'est une beauté rare ;
Elle a de l'embonpoint, et son époux bizarre

Digitized by Google

Voudroit la contraindre à vivre sobrement.
Une femme d'esprit a toujours le talent
De conduire un époux au but qu'elle désire.
Le docteur du café faisoit valoir l'empire.
Invitez, invitez tous ces grands discoureurs;
Mais choisissez du moins un peu mieux vos docteurs.
Suzon la domestique, adroite et très-mutine,
Ecoutoit à la porte où donnoit la cuisine,
Paroissant à propos, dénonce le savant
Qui vient pour voir madame au seul titre d'amant,
Et qu'un jour, la trouvant seule près de l'office,
Lui demandoit en grace un très-grand sacrifice;
Que madame aussitôt passât dans le salon.
Ce docteur la suivit, et après... Oui... C'est bon,
C'est assez, ma Suzon.... Allons, docteur, qu'on sorte,
Et ce grand raisonneur, en regagnant la porte,
Cause tous les dégâts qu'on peut imaginer,
Il renverse la table et tout le déjeuner,
Les tasses de vermeil, toute la porcelaine.
Madame qui se meurt... C'est changement de peine.
De Grève étoit content d'aller prendre les eaux.
Une fille indiscrète exalte les cerveaux,
Désunit les époux... Animé d'un faux zèle,
Cause la mort de l'un, l'autre perd la cervelle.
Vous, maîtres de maison, soyez toujours soigneux
Dans le choix des valets, et craignez leurs aveux.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

Digitized by Google

CHANT IV.

Le café fut toujours un compagnon traitable ;
Et si quelqu'un vous glose, et d'un esprit aimable,
L'on finit par en rire, et ceux qu'on a raillé
Disent qu'à leurs dépens monsieur prend son café.
Je vois par le café qu'on brille à la tribune.
Ce grand prédicateur y parle sans lacune ;
Je vois mon avocat, très-zélé défenseur,
Me gagner mon procès, plein de cette liqueur ;
Je vois le président suspendre la séance,
Ou quitter en secret la salle d'audience,
Pour vite renforcer ses yeux tout abbattus
En donnant à son cœur quatre degrés de plus ;
Je vois ce gros savant nous lire à l'Athénée
Tout ce que son esprit a conçu dans l'année ;
Je vois Lafond sublime, en prenant son essor,
Se croire un nouveau Cid, Achille ou bien Hector ;
Je vois mon gazetier, critiquant mon ouvrage,
Prendre la demi-tasse, en se disant courage ;
Je vois mon imprimeur, qui m'imprime à crédit,
Se grater une oreille et peser mon esprit ;
Je vois une coquette écrire à son parjure :
« Votre ami vient me voir, j'aime fort son allure,
« Pour me dédommager de votre changement,
« Nous prenons le café, monsieur, en ce moment. »
Et dans les jeux grossiers que l'on trouve au village
Le café sur les mœurs s'étend bien davantage ;

Digitized by Google

Dans tous les entretiens de Fanchon et Lucas
Ils ne parlent jamais qu'avec des tours de bras.
Fanchon par le café dit une bagatelle,
Ce mot est le signal pour embrasser la belle;
Ils n'ont que cet esprit quand ils sont deux à deux,
Faire des tours de force ou parler par leurs yeux;
Je vois Napoléon, ralliant son armée,
Annoncer aux soldats une belle journée,
Et tout ce que l'Europe a de grand en valeur
S'opposer à sa marche, à son esprit vainqueur:
Le café d'un seul mot décide la victoire,
Le soleil d'Austerlitz les conduit à la gloire;
Je vois, enfin, les Grecs, reprenant leur fierté,
Tenir tête au sultan par l'esprit du café.
Qu'un de nos conquérans à la gloire nous mène,
Et que, par le café, la victoire il enchaîne,
Ce sont là des plaisirs pour lui trop glorieux:
Son règne est dans la paix, cela lui convient mieux.
Vous qui riez, messieurs, de cette préférence,
Apprenez du café la suprême puissance.
Depuis le plus grand prince au dernier artisan,
Le grand but de ce monde est ce commandement:
« Croissez, multipliez. » Pour suivre l'Évangile
Tout homme, sur ce point, sait se montrer habile;
Mais qui donne aux époux cette fécondité?
N'en doutez pas, messieurs, c'est toujours le café.
Qu'une reine de Perse accuse d'impuissance
Son époux maladroit, du café la science
Ne peut être détruite, et ce fait incertain
N'ôte rien aux effets de mon arbre divin.
Sa semence est, dit-on, comparable au bitume,
C'est un poison certain qui mine et qui consume.

Digitized by Google

Fontenelle répond : C'est un poison très-lent,
Et Voltaire, à coup sûr, pourroit en dire autant.
Cette longévité, voilà la certitude
Qu'ils firent du poison une très-grande étude;
Et tous ces grands auteurs ont bien plus de raison
Qu'une reine jalouse et de très-mauvais ton,
Que Mahomet rassis, surnommé Zacharie;
Grand médecin arabe et très-foible en chimie,
Qu'à Vincennes Prosper, avec Pauli, Simon
En condamnent l'usage, ils ont eu leur raison.
L'usage universel est la raison contraire,
Et les bons médecins sont du goût populaire.
Hoffmann nous dit qu'il porte, en le prenant trop fort,
A la fièvre miliaire; Hoffmann n'a point eu tort.
Mais tous les excitans produisent même cause;
Les humeurs, en ce cas, déterminent la chose.
Le café, chez les Turcs, tient la place du vin,
L'Egiptienne en prend le soir et le matin,
De sa fécondité vous connoissez l'histoire.
L'usage du café paroît ici notoire;
Et le célèbre Harvey du café fit grand cas,
En faisoit son délice à la fin du repas,
Par sa décoction il produit des miracles,
On devroit lui dresser partout des tabernacles.
Pilez du café cru, un gros, deux verres d'eau,
Faites bouillir le tout, ce remède nouveau
Pris à jeun, le matin, vous donne l'assurance
De vivre plus long-tems qu'aucun homme de France.
C'est un grand vermifuge, et le mitorcotum
N'est rien auprès de lui pour cette guérison.
L'anasarque, coma, vertige, léthargie,
C'est le contre-poison de toute maladie.

Digitized by Google

La lymphe est trop épaisse, il lui donne son cours,
Ainsi qu'aux menstrues et les règle toujours;
Guérit de la colique et prévient la gravelle,
Terrible affliction et d'une fin cruelle.
Une femme très-sourde et d'un esprit charmant,
Entendit à merveille avec cet excitant.
Les tremblemens de mains, des pieds et de la tête,
Les crispations de nerfs reprennent leur assiette;
Gouteux et catharreux, fiévreux, paralysés,
Par sa décoction sont toujours bien traités,
Rentrent dans leur état de première souplesse,
Et ce n'est qu'à lui seul qu'on doit cette largesse.
Enfin, par des effets, à jamais surprenans,
Il fait vivre les morts, anoblit les vivans;
Mais, c'est par cet esprit qu'aux savans il inspire,
Et qui, près d'Apollon, savent toucher sa lyre;
Son suc aromatique est des plus bienfaisans,
Par son effervescence il dissipe les vents,
Egaie notre esprit, toujours le vivifie,
Fait circuler le sang, l'âme de notre vie;
Ce grand palliatif de notre digestion
Fut toujours souverain, sur toute obstruction;
Enfin, dans tous les maux qu'on appelle chronique,
Selon les médecins, fut un grand spécifique.
Le moment de le prendre, au sortir du dîner,
Se mêle aux alimens, et d'un chile grossier
Garantit nos humeurs et nous rend plus habile
Aux travaux de l'esprit; en le rendant fertile,
Il répand dans la bouche un parfum généreux,
Qui produit à la tête un résultat heureux.
Mais, du café pris froid n'attendez rien d'aimable,
Volatil par principe, il devient détestable;

Digitized by Google

C'est le principe aqueux qui seul vous est resté,
Par l'odeur qu'il répand l'air vous semble embaumé.
Le lait produit toujours des crèmes butyreuses;
Le café les délaie et les rend savoureuses.
Mais du lait au café redoutez les douceurs,
Contraire à ce beau sexe, il engendre des fleurs;
Ce ne sont ni roses ni simples violettes,
Elles sont sans couleurs, et toujours inquiètes.
Les femmes, sur ce point, sont rarement d'accord,
Et disent aux époux qu'ils ont toujours eu tort
De vouloir les priver du cafier à la crème,
Que de le prendre ainsi c'est leur vouloir suprême;
Une femme d'esprit et qui sent la raison
Qui chérit sa santé, la femme de bon ton
Ecoute les avis qu'un époux peut prescrire,
Et laisse là le lait pour ne pas contredire.
La chose est difficile, et j'ai voulu tenter
D'engager ce beau sexe à vouloir s'en priver.
Quelques dames m'ont dit: écrivez votre livre;
Mais vous nous permettrez nos goûts de toujours suivre.
Une d'elles malade et d'un esprit grognant,
M'envoya faire paître, et j'y fus à l'instant:
Elle lisoit alors la mort du grand Socrate,
Et pour sa guérison consultoit Hypocrate;
La mort dans ce moment occupoit son esprit,
Et monsieur Lamartine en fut tout interdit.

Tous les Orientaux le prennent sans laitage,
N'y mettent point du sucre; ils ont fort en usage
Ou l'ambre ou la cannelle; et plus d'un Musulman
Du citron, du girofle ajoute l'agrément.
Chaque peuple a sa mode, et se conduit par elle,

Digitized by Google

Et les dames du jour n'aiment pas la cannelle;
Elles aiment le sucre, et l'art de raffiner
Leur plaît infiniment dans tout leur déjeuner,
Des pains sont façonnés et blanchis pour les belles,
Une fabrique ardente y fomente pour elles,
Et le quai de Passy, par ce grand appareil,
De nos bords de la Seine annonce le réveil;
Des bœufs sont égorgés, et par un cri sonore
Demandent un bûcher, on les y mène encore,
Et leurs os calcinés, mêlés avec leur sang,
Produit l'heureux effet de ce raffinement.
Que monsieur Delessert auroit eu de surprise
S'il eût fait ce métier dans le temps de Moïse!
Mais, à bien réfléchir, à bien considérer,
Tous les jours le veau d'or nous voyons adorer,
Et de nos financiers j'ai vu lécher la porte,
Et danser en sortant quand c'est l'or qu'on emporte.
Géméladin Muphti, demeurant dans Eden,
Port fameux autrefois par son noble destin,
S'en fut dans Ispahan; étant dans cette ville,
On ne parloit partout que du cafier fertile.
Il revint dans Eden avec cet arbrisseau
Qui produisit des fruits qu'on sema de nouveau,
Reconnut son vrai sol, car, depuis le déluge,
Le cafier fut toujours un arbrisseau transfuge:
Il habitoit jadis dans le palais d'Eden,
Et comme le laurier avoit un rang divin.
Dans le nouvel Eden est un palais de verre,
Des milliers d'arbrisseaux vivent dans cette serre.
Lorsque vous y entrez, l'on sent une chaleur
Qui, d'un feu préparé, dénote l'art trompeur.
Les arbres y verdissent, y poussent à merveille;

Digitized by Google

Et nous donnent des fruits d'une ardeur sans pareille;
Ses arbres habitoient des climats sans hivers,
Et viennent à Paris de cent peuples divers.
Le cannelier superbe étale ses largesses,
Et ressemble au sultan avec mille maîtresses;
Le cafier y préside, et, grand de quinze pieds,
Donne trois fois par an des fruits et des lauriers.
Des aïeux de Louis conservant la mémoire,
Il faut lever les yeux pour jouir de sa gloire;
Et de quarante pieds il pourroit s'élever.
C'est un petit géant tout fier de dominer;
Il répand par ses fleurs une odeur agréable;
Ses fleurs durent très-peu, mais son fruit délectable
Les remplace aussitôt. C'est ainsi qu'à Paris,
On peut voir le cafier, comme aux États-Unis,
Toujours resplendissant de fraîcheur, de verdure,
Se chauffant comme nous pendant que l'hiver dure.
Ce fut son grand aïeul qui fournit l'arbrisseau
Que de Clieux porta vers ce peuple nouveau.
A l'île de ses noirs qu'une rencontre unique
Du parrain Américprit le nom d'Amérique.
Ce peuple américain, que nous avions dompté,
Tout fier de nos présents maintient sa liberté,
Il nous rend tributaire, et nous doit ses richesses:
C'est un lion d'Afrique insensible aux caresses.
Pour le reconquérir il faudra l'enchaîner,
Et ce pas de géant n'est pas prêt à former.
Civique de Gastine, hélas! fier de son zèle,
Du président d'Haïti soutenait la querelle,
Et dans tous ses écrits, ne voyant que du noir,
Partant pour l'Amérique il combla son espoir.
Amis, jetons des fleurs sur cette ame si belle;

Digitized by Google

De Gastine étoit jeune, et la parque cruelle
Arrêta dans son cours les plus beaux sentimens :
Il vouloit que les noirs fussent comme les blancs.
Il n'obtint qu'un tombeau pour sa philantropie,
Où l'on mettra dessus qu'il fut perdre la vie,
Lorsque dans son pays, d'une direction,
Un administrateur lui donnoit l'option;
L'Américain d'Haïti voudroit être à la France,
Et d'une république arbore la licence.
Lorsqu'un prélat fameux, parlant très-bien français,
Prophétise en son nom, et nous dit que jamais
L'Amérique n'aura d'autre frein qu'elle-même,
Et qu'elle a secoué des rois le diadême,
Si la Sainte-Alliance alloit un jour sur mer,
Nous verrions le prélat chanter sur le même air.
Oui, je l'avois prédit, mais avec l'Hypocrène
Qui dit : Ne jurez pas sur l'eau de ma fontaine.
Un villageois naïf, en parlant d'outre-mer,
Jasoit sur son parent, étant seul héritier.
Mainfort le persuade, et, d'un ton prophétique,
Lui dit : votre héritage est dans cette Amérique,
Où du jardin royal on porta le café;
C'est là qu'il fait fortune. Et d'un ton assuré,
Offre dix mille francs, si, pour toute richesse,
Il veut se contenter, et lui faire promesse,
Qu'il abandonnera ses droits, prétentions,
Et de ses biens futurs donner les actions.
Le villageois de suite, enchanté de cette offre,
Prend les dix mille francs et les met dans son coffre.
J'aime mieux le certain, dit-il, que l'incertain;
De ce riche parent j'ignore le destin;
Il peut se marier, augmenter sa famille,

Digitized by Google

Et lorsqu'on meurt si loin le premier venu pille.

. . . . . .

Mainfort en Amérique écrit à son agent,
De répondre aussitôt se montre diligent.
Il confirme qu'un tel, par sa caféterie,
Laisse plus d'un million; qu'il a perdu la vie
Dans la nuit du quatorze, et qu'il peut envoyer
La procuration au nom de l'héritier;
Qu'il se charge de tout, d'avoir soin de l'affaire,
Moyennant tout écrit passé devant notaire.
Mainfort est triomphant, et le bon villageois
Donne sa signature au moins dix mille fois.
L'heureux Mainfort brava des mers le grand naufrage,
Il jouit aujourd'hui de ce gros héritage.
Le villageois, sans doute, en fut mystifié,
Et Mainfort dut bénir l'empire du café,
Il dut du villageois épouser la famille,
S'il fut reconnaissant, il dut doter sa fille.
Ainsi va la fortune. Où l'un vient se noyer,
L'autre trouve une planche et se nomme héritier.
Chantons aussi Girou, maréchal salutaire,
Et qui tous les matins trente-six chevaux ferre;
Qui dans la médecine est savant comme un dieu,
Et qui par le charbon est tout noir de son feu.
Girou vient me trouver, et d'un apoplectique
Ayant pour les chevaux toujours eu la pratique,
M'annonce avec douleur que cet homme est perclus,
Et qu'il perd, par sa mort, au moins deux cents écus.
Dufour, dans ses traités, parle d'apoplexie,
Du café, chocolat, et mon ame ravie,
A l'article café voit que les lavements
Faits avec la liqueur dans ce cas sont puissants.

Digitized by Google

Girou lit mon Dufour et de zèle se pique,
Prend tous ses instruments, et vers l'apoplectique
Il se porte soudain... Voyant le maréchal,
Le malade s'écrie : Ah ! mon pauvre cheval !
Est-il encor poussif ?... Non, dit-il, c'est vous-même,
Je viens vous entreprendre avec un soin extrême.

. . . . . .

Jacques fait des façons... Le voilà décidé;
Et Girou par le bas lui donne son café,
Pour ennoblir les mots. La chose fut très-fine,
Et Girou la reçut en faisant bonne mine.
Ma foi, vive Dufour et son conseil divin !
Il guérit le malade et Girou ne perd rien.

Le docteur Bâcon dit qu'il soulage la tête,
Qu'il soulage le cœur, rend l'ame satisfaite;
Le docteur Willis qu'il ressemble au flambeau
Qu'on met la nuit au phare, au grand mât d'un vaisseau,
Appaise notre soif, convient à l'éthisie,
Et ralentit le mal qu'on nomme pulmonie,
Il fait cesser la toux. Ce phlogistique heureux,
Employé par Beker, fut toujours généreux;
Par Macquer, par Sthatl il eut la même gloire,
Comme principe inné, ce fut là sa victoire.
Raynal et Jussieu, Gentil, l'abbé Massieu,
Ont tous prôné son titre et l'ont chanté du mieux.
D'un poëme latin il ceignit sa couronne;
L'abbé Massieu, l'auteur, fut placé sur son trône.
Les branches du cafier le portèrent aux rangs
Qu'à notre académie on réserve aux savants.
L'abbé Massieu deux fois ne se fit pas connoître,
Et pour son coup d'essai fit un grand coup de maître.

Digitized by Google

L'impôt sur le café, comme sur le tabac,
Fut mis par le pouvoir, même à bord du tillac.
L'entreprise de l'Inde avoit un grand empire;
Mais dans les magasins on finit par prescrire
Qu'il falloit enfermer le café par deux clefs,
Afin qu'aux droits du fisc il fût toujours frappé.
L'on vit un régiment de soldats de douane
Surveillans du café; car la loi le condamne
A payer son tribut, en arrivant au port;
Sinon on le saisit, il a prise de corps.
Aussitôt qu'un vaisseau vient de nos colonies
Ils vont le visiter dans toutes ses parties.
La lettre de voiture et le connoissement
Au chef d'amirauté sont remis à l'instant,
Portés au receveur qui, sur sa table ronde,
Sous son bonnet de nuit, reçoit ainsi son monde.
Dessous son vestibule on voit de grands débris
De caisses, de paniers, de nattes, de tapis.
Tous ces objets divers servirent d'enveloppe
Aux différents cafés qu'il reçut pour l'Europe,
Et que des armateurs, toujours de ses parens,
Ont soin de lui donner à titre de présens.
Son bureau pavillon est plein de paysages:
Ce sont des ports de mer où sont des arrivages,
La rade de Marseille et le port de Toulon,
Des grands vaisseaux de guerre, et partout du canon.
D'un grand combat sur mer l'on y voit l'abordage.
Si ce sont des Anglais, ils sont tous à la nage;
Et des canots divers chargés de matelots
Vont pour les délivrer du plus profond des flots.
Le ciel pur et serein se couvre de fumée,
Et la poudre à canon produit cette nuée:

Digitized by Google

Le receveur déjeune avec du vrai Moka,
Ce fut du port d'Ormus qu'un vaisseau le porta;
Du café fait en coque il fait la différence,
Mais au café mondé donne la préférence.
Madame, à la sultane, en prenoit quelquefois,
Mais sa chèvre a mis bas depuis le six du mois;
Il lui faut du lait pur, grumeux, et qui l'engraisse,
A la vache en horreur, surtout le lait d'ânesse.
Avec le déjeuner des papiers importans
Sont mis sous son couvert; il lit sans perdre tems:
C'est un vaisseau chargé qui nous vient des Antilles;
Il porte des cafés, des cotons, des coquilles;
Et notre commissaire à l'île de Bourbon,
Pour le Jardin royal y joint un gros poisson,
Qui, par sa rareté, devient une importance,
Qui doit faire jaser tous les savants de France.
L'on débarque bientôt tous ces divers objets.
Dans des cages de fer on voit des perroquets
Pour des particuliers de Paris, de Marseille:
Un perroquet malade a besoin qu'on le veille;
Madame le protége et lui donne du soin,
On le croit déjà mort, il l'est même au besoin;
Enfin, tout disparaît de dessus le rivage,
Et du perroquet mort ils emportent la cage;
Mais derrière une lettre on met lisiblement
Que Jacob a péri sans faire testament.
Le perroquet renaît, et, son cœur dans la joie,
Semble vouloir parler de la guerre de Troie;
Car à l'île Bourbon on l'avoit bien appris
A prononcer Hélène, Hélène avec Pâris.
Du receveur aussi l'on convoite la fille,
Unique rejeton de toute sa famille;

Digitized by Google

Le lieutenant du fisc en est fort amoureux;
Un obstacle important a retardé ses nœuds.
Car il s'agit ici d'une délicatesse,
Qui, de la probité, dénote la noblesse;
Et le receveur craint qu'auprès du directeur,
Ce mariage, un jour, soit vu de mauvais cœur;
Et qu'un grand changement son gendre ne subisse,
Toujours pour l'intérêt soi-disant du service,
Lorsqu'un facteur arrive, etle timbre *Paris*
Fait trembler tout le monde; et l'on est bien surpris
D'y voir le lieutenant, receveur sédentaire,
A la place du vieux, qui devient son beau-père.

Les cafés d'outre-mer sont tous rentrés au port:
Et de douze millions on enrichit nos bords.
Ma tâche est accomplie, et je n'ai plus qu'à suivre
Pour pouvoir être heureux, tout ce que dit mon livre.
Adieu, lecteur, adieu; me traitant comme un roi,
L'on me sert le café, mais à la Dubelloi.

J'allais clore mes chants, mes yeux sont sur la carte,
J'apperçois un fantôme et crois voir Bonaparte,
A l'île Sainte-Hélène, ayant l'air égaré,
Articulant ces mots, nous parlant du café:
« Apprenez mon secret et celui de ma gloire,
« Qui pendant quatorze ans, au sein de la victoire,
« Conduisit les Français à l'immortalité,
« Si je fus un volcan, ce volcan exalté
« Par un suc merveilleux produisit des miracles,
« Le café fut mon dieu, mon tout, les tabernacles.
« A ma mort, en fouillant mon corps tout palpitant,

Digitized by Google

« Voyez-y du café le marc, le sédiment, (1)
« Et plaignez un guerrier qui dirigeant la foudre,
« Par l'esprit du café réduisit tout en poudre.

---

(1) A la mort de Napoléon, on trouva dans son corps du sédiment de café. Le marc de café, d'après quelques chimistes, est classé comme bitume.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

ERRATA.

Page 12, vers 27, au lieu de

L'usage qu'il en fit l'a immortalisé,

Lisez :

Ses effets étonnants l'ont immortalisé,

Page 29, supprimez ces deux vers :

Les fanfares, les feux, les assauts de cochet,
La poule aux œufs d'or, le coq, et Martinet.

Page 33, vers 29, Milidor; *lisez* : Philidor.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

U. HOLZER
BINDER
BOSTON, MASS.

Digitized by Google

A

Digitized by Google